

TERMES

VOLET 2

HIVER 2022

Service

Sarah Nickel

*«Un besoin criant de garderies»:
La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde*

Shelley Niro

*The Essential Sensuality
of Ceremony*

rudi aker

*Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro*

TERMES

VOLET 2

Pour sa deuxième édition, le programme discursif et artistique *Termes* se penche sur la notion de «service». Ce mot, qui s'impose dans notre quotidien comme une évidence et qui façonne chacune ou presque de nos interactions sociales, renvoie historiquement au lien de subordination et d'obéissance qui lie un sujet à une autorité (un·e maître·sse, la loi, l'État, Dieu). Dans son acception usuelle, il désigne plus largement un engagement envers autrui ou envers soi-même, effectué par envie ou par obligation, de manière intéressée ou non, à l'échelle de l'individu ou de la société.

SERVICE

Aujourd'hui le terme prévaut, peut-être avant tout, au sein de l'économie de marché, où il se traduit en un objet transactionnel dicté par des impératifs de rentabilité, de performance, d'innovation, d'intérêt général et, parfois, d'utilité publique. En quels noms le service agit-il? Cette édition de *Termes* s'interroge sur quelques-unes des significations conférées au concept de «service», considérant les principes sur lesquels il peut se rattacher, notamment ceux d'égalité, d'accessibilité, de bienveillance, mais aussi de dévotion, de sacrifice, d'économie et de concurrence.

HIVER 2022

Ce deuxième volet réfléchit à ce mot interprété comme un acte de don guidé par un sens du devoir. Reprenant la structure en trois parties composée de deux essais et d'une œuvre d'art, le terme «service» est cette fois-ci envisagé dans sa relation au dévouement désintéressé, à l'activisme et au bénévolat, et de façon plus générale à la fonction de prendre soin. Cette édition comprend des textes de Sarah Nickel, professeure agrégée au département d'histoire de l'Université de l'Alberta, et de l'artiste et commissaire rudi aker, ainsi qu'une série photographique de l'artiste Shelley Niro.

Sarah Nickel

*«Un besoin criant
de garderies»:*

*La lutte des femmes autochtones pour
l'accès à des services de garde*

TERMES

1. La BCNWS a été fondée en 1968 par huit femmes autochtones de Kamloops et de Vancouver. Les femmes détenant ou non un « statut d'Indien » pouvaient en être membres, de même que les femmes métisses, ou vivant dans un milieu urbain ou à l'extérieur de la province. Bibliothèques et archives Canada (BAC), RG10-C-IV-7, boîte 1, dossier 901-24-1-10 (pt. 1), BC Native Women's Society, 1971-1976.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:

La lutte des femmes autochtones pour l'accès à des services de garde

En 1973, à Vancouver, les mères autochtones, dont plusieurs avaient déménagé en ville pour fréquenter l'école, n'avaient pas accès à des services de garde abordables et culturellement adaptés. À défaut de recevoir le soutien familial et communautaire dont elles auraient profité dans leur communauté, ces femmes se sont tournées vers l'organisme bénévole étudiant Makwalla Native Women's Association (MNWA), alors récemment formé sous les auspices de la British Columbia Native Women's Society (BCNWS). La BCNWS était un conseil conçu pour réunir les associations féminines travaillant déjà à l'échelle de la province, dans le but de répondre aux défis particuliers auxquels font face les femmes et les enfants autochtones, notamment en combattant le sexisme de la Loi sur les Indiens et en défendant les droits de la jeunesse¹. La MNWA s'attaquait à des enjeux semblables, mais se concentrait plus précisément sur les besoins des élèves et étudiant·e·s autochtones en milieu urbain.

En plus d'exiger de meilleurs services éducatifs pour les écolier·ère·s autochtones, de combattre les représentations stéréotypées et erronées des Premières Nations dans l'enseignement, et de trouver des logements

2. Livres rares et collections spéciales, Université de la Colombie-Britannique, Fonds Leonard et Kitty Maracle, boîte 4, dossier 4-21, cote RBSC-ARC-1351-4-21, Makwalla Native Women's Association, 1974, Deuxième réunion annuelle de la Makwalla Native Women's Association, le 21 avril 1974, Vancouver Indian Centre.

3. *Ibid.*

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:

La lutte des femmes autochtones pour l'accès à des services de garde

adéquats et des programmes professionnels pour les étudiant·e·s, une composante clé du travail communautaire de la MNWA était de mettre en place des conditions favorables à l'épanouissement des «étudiant·e·s indien·ne·s marié·e·s et des mères indiennes actives sur le marché de l'emploi²». Cela supposait notamment l'accès à des services de garde adaptés pour les enfants. En effet, à la réunion générale de la MNWA en 1974, Hattie Ferguson, l'une de ses membres dirigeantes, a lancé un cri du cœur : « Il y a un besoin criant de garderies qui accommoderaient les étudiantes indiennes et les mères indiennes actives sur le marché du travail. Les non-Indien·ne·s prennent soin des leurs, alors que les mères autochtones doivent s'inscrire sur la liste d'attente, et certaines étudiantes ont terminé leurs études dans un contexte difficile, sans jamais pouvoir placer leurs enfants dans un service de garde³. » Les mères autochtones exigeaient une meilleure vie pour elles-mêmes et pour leurs enfants, et elles étaient prêtes à tout pour y parvenir.

Il faut dire qu'elles n'étaient pas seules dans leur lutte. Car depuis que les femmes travaillent à l'extérieur de la maison, elles doivent faire garder leurs

4. Tom Langford, *Alberta's Day Care Controversy: From 1908 to 2009 and Beyond*, Edmonton, Athabasca University Press, 2010 ; Lisa Pasolli et Julia Smith, « The Labor Relations of Love: Workers, Childcare, and the State in 1970s Vancouver, British Columbia », *Labor: Studies in Working-Class History of the Americas*, vol. 14, n° 4, 2017 ; Lisa Pasolli, *Working Mothers and the Child Care Dilemma: A History of British Columbia's Social Policy*, Vancouver, UBC Press, 2015.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:
La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde

enfants. À la fin des années 1960 et 1970, d'importants bouleversements se sont produits dans le domaine des garderies, tandis que le nombre croissant de femmes sur le marché du travail a incité les féministes, les militant·e·s pour le droit à l'aide sociale et d'autres groupes à revendiquer des services de garde nationaux accessibles à tous·tes, à des fins d'équité. La Commission royale sur le statut de la femme qui s'est tenue en 1967-1968 a conclu que les services de garde inadéquats étaient l'une des nombreuses causes de l'inégalité des genres que subissent les femmes canadiennes, et a donc recommandé de mettre sur pied une politique qui mettrait des garderies abordables, accessibles et sécuritaires à la disposition des familles canadiennes. Mais les changements n'ont pas eu lieu, et plusieurs ont dû prendre les choses en main en organisant des occupations et des manifestations et en s'adonnant à du lobbying politique afin de faire advenir l'établissement des centres de garde⁴. Des groupes comme Action Day Care ont mobilisé des rassemblements publics partout au Canada pour revendiquer des services de garde publics et de qualité. D'ailleurs, les centres de l'Université Simon Fraser et de l'Université de Toronto ont vu le jour grâce aux efforts

5. Lisa Pasolli, «“This half century of struggle”: A Look Back at Child Care Advocacy», *Active History*, 18 mai 2021, <https://active-history.ca/2021/05/childcare2021>.

Sarah Nickel
 «Un besoin criant de garderies»:
 La lutte des femmes
 autochtones pour l'accès
 à des services de garde

des parents, qui ont organisé des actions, levé des fonds et même occupé des édifices à la fin des années 1960⁵. Les femmes autochtones ont pris part à ces activités, mais sont aussi demeurées dans les marges. Cela était notamment dû aux besoins uniques et aux expériences singulières des familles autochtones, qui ne correspondaient pas aux débats sur la garde des enfants alors en cours chez les féministes blanches, en particulier chez celles qui se contentaient de faire des services de garde un enjeu d'égalité des genres. Si de nombreuses femmes autochtones reconnaissaient le sexisme comme un obstacle à la garde des enfants, elles devaient également faire face au colonialisme et au racisme omniprésents dans leur vie quotidienne.

De nombreuses familles autochtones, particulièrement celles vivant dans des régions éloignées, s'adonnaient toujours à des pratiques économiques traditionnelles ou à des activités issues de leur culture ancestrale, telles que la chasse, la trappe et la cueillette. Pour ce faire, elles devaient recourir à des services de garde organisés, c'est-à-dire que lorsqu'il était impossible d'emmener les enfants faire de longues excursions vers les lignes de trappe et d'autres expéditions alimentaires, les familles

6. RSBC, UBC, Fonds Leonard et Kitty Maracle, boîte 4, dossier 4-34, Interchange '75 - Native Women's Seminar, 1975, résumés des enjeux abordés lors du Séminaire international des femmes autochtones à l'occasion de l'Année internationale de la femme.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:

La lutte des femmes autochtones pour l'accès à des services de garde

devaient s'organiser autrement, notamment en laissant les enfants avec des proches pendant des périodes prolongées. D'autres familles faisaient face à une absence de services de garde ou à des services culturellement inadéquats en raison de leur isolement géographique et du manque de ressources au sein de leur communauté, ou encore pour des motifs de racisme explicite : des enfants étaient fréquemment refusés dans des centres alors que des places étaient vacantes. Certaines mères déploraient que leurs enfants aient été réprimandés pour avoir parlé leur langue dans des garderies non autochtones, et rapportaient que les éducateur·trice·s employaient des méthodes de discipline qui ne leur convenaient pas⁶. D'autres familles avaient du mal à se permettre des places dans des services de garde, et certaines avaient des circonstances sociales ou personnelles qui exigeaient une garde non traditionnelle prenant la forme d'adoptions temporaires par des proches.

Bien entendu, le contexte de la garde des enfants se caractérisait également, pour les familles autochtones, par un haut taux de retrait de la garde parentale et du placement des enfants dans des foyers allochtones par des travailleur·euse·s sociaux·ales et des employé·e·s

7. Le rapport final de la Commission de vérité et réconciliation souligne que le système de la protection de l'enfance donnait lieu à un déplacement des enfants autochtones d'une institution à une autre, p. 73. Voir aussi Vandna Sinha et Anna Kozlowski, «The Structure of Aboriginal Child Welfare in Canada », *The International Indigenous Policy Journal*, vol. 4, n° 2, 2013 ; Allyson D. Stevenson, *Intimate Integration: A History of the Sixties Scoop and the Colonization of Indigenous Kinship*, Toronto, University of Toronto Press, 2021.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:
La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde

d'État. Les femmes autochtones étaient surveillées de beaucoup plus près quant à leur manière de prendre soin de leurs enfants ; elles vivaient avec l'inquiétude constante que les modalités informelles ou non conventionnelles de la garde des enfants à laquelle elles avaient recours provoqueraient le retrait de leurs enfants par des services sociaux. Ce n'étaient pas là des pensées paranoïaques : il a été bien établi par les spécialistes que les enfants autochtones étaient retirés dans des contextes où ils n'auraient jamais été pris en charge s'ils avaient été d'une famille allochtone. De plus, les enfants étaient enlevés aux familles en si grand nombre que plusieurs ont comparé le système canadien de la protection de l'enfance à de « nouveaux pensionnats autochtones⁷ ». Il est essentiel de comprendre ce contexte afin de saisir comment et pourquoi les femmes autochtones en sont venues à mettre sur pied leur propre réseau de garderies.

C'est ainsi qu'au tournant des années 1960 et 1970, les femmes autochtones se sont rassemblées au sein d'organismes politiques provinciaux féminins tels que la BCNWS, le Saskatchewan Native Women's Movement (SNWM) et la Voice of Alberta Native Women's Association (VANWS), et ont formé de nouveaux groupes

Sarah Nickel
*«Un besoin criant de garderies»:
La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde*

communautaires afin de créer leurs propres établissements. Les organisatrices étaient mues par un sentiment de responsabilité envers leur famille et leur communauté, investies d'une mission pour améliorer leur existence. Ce sont des femmes qui ont entrepris cet important travail politique axé sur le soin en ouvrant la première garderie dirigée par des Autochtones dans l'ouest du Canada en 1967, sur la réserve Siksika 146, près de Cluny, en Alberta. Là, les enfants étaient exposés à leurs propres langues et pratiques culturelles et pris en charge par des éducateur·trice·s issu·e·s de leur propre communauté. La création du centre siksika a été suivie par celle d'établissements ailleurs en Alberta, sur des réserves à Piikani, à Kainai et à Tsuut'ina, ainsi que dans deux autres communautés siksika au début des années 1970, et en Saskatchewan : à Regina, à Sandy Bay, à La Ronge et à Uranium City, quelques années plus tard. Dans chacun des cas, ces femmes répondaient à des défis logistiques soulevés par la garde des enfants, mais grâce à leur militantisme, à leur revendication de leur droit à des services de garde culturellement appropriés, les organisatrices ont fait passer l'enjeu de la sphère familiale à l'arène politique. S'occuper des enfants, c'était un geste de résistance

8. «Reserve Day Care Centre
Soon to be Reality », *Kainai News*,
31 août 1973, p. 2.

Sarah Nickel
«Un besoin criant de garderies»:
*La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde*

politique visant à préserver l'intégrité culturelle, un geste fondé sur l'activisme des femmes, sur un travail du soin et sur des sacrifices souvent non reconnus.

En plus de la lutte pour l'accès aux services de garde menée à travers des organismes officiels de défense des droits féminins, les efforts déployés individuellement par les citoyennes étaient également essentiels, et illustrent tout autant le courage personnel et politique de ces femmes. En 1972, à la réserve kainai principale, Blood 148, près de Standoff, le Département des services communautaires a accepté d'ouvrir un service de garde grâce à une campagne épistolaire organisée par 28 jeunes mères. Ces femmes n'avaient pas de rôle officiel au sein de la structure de gouvernance de la réserve, mais elles ont osé plaider en faveur de services essentiels, au risque de déplaire au conseil tribal. Après avoir obtenu gain de cause, ces mères ne se sont pas contentées de baisser les bras : elles ont contribué à élire un conseil d'administration qui gouvernerait le nouveau projet de garderie, et ont obtenu du financement étatique pour le centre⁸. Moins de deux ans après le lancement de leur campagne, le service de garde Standoff a ouvert ses

9. Jacqueline Red Crow, «Day Care Centre Receives LIP Grant », *Kainai News*, 10 janvier 1974, p. 1.

10. Archives provinciales de la Saskatchewan, collection DNS1, Département du nord de la Saskatchewan, Dossier I.A.174, Service de garde La Ronge, gouvernement provincial de la Saskatchewan, Note de service de la main de Walter E. Smishek, ministre des Finances, adressée à G.R. (Ted) Bowerman, ministre du Département du nord de la Saskatchewan, 16 janvier 1976. La correspondance ministérielle interne comportait de nombreux échanges entre fonctionnaires sur le fait que les femmes autochtones ne savaient pas établir de véritables budgets pour leurs centres ou n'avaient pas les compétences requises pour la rédaction de rapports de reddition de comptes. Le ministre des Finances Walter Smishek a même recommandé de retirer le soutien du Ministère au Service de garde La Ronge en 1976 parce qu'il estimait que les femmes ne sauraient pas le gérer.

portes pour accommoder 26 enfants, tout cela grâce aux efforts déployés par les femmes autochtones⁹.

Le caractère dispendieux du travail politique bénévole requis pour lancer ce genre d'initiative ne peut être négligé. Ces femmes se sont rassemblées autour de leurs tables de cuisine après des journées passées au travail ou dans leur rôle non rémunéré de mères au foyer pour rédiger des lettres s'adressant à des bureaucrates afin d'obtenir les approbations nécessaires pour créer une garderie. Elles ont préparé des budgets et demandé des fonds, embauché des employé·e·s et déniché des bâtiments à vendre ou à louer. Elles ont accompli ce travail, souvent avec de jeunes enfants à leurs pieds, sans salaire, et la plupart du temps, devant une très forte résistance. Ces femmes faisaient face à la rigidité et au scepticisme des agences gouvernementales dominées par des hommes, qui étaient responsables d'approuver le financement et qui soulignaient régulièrement la prétendue incompetence des femmes à maîtriser les rouages de la bureaucratie et à gérer le fonctionnement de leurs propres établissements¹⁰. Elles subissaient également l'opposition des conseils de bande, eux aussi principalement masculins, qui ne soutenaient pas toujours les objectifs des femmes

11. LAC, RG6-F, boîte 20, dossier 9254-F, Indian Rights for Indian Women – réunion de direction et du CA, procès-verbal de la conférence IRIW, le 3 novembre 1978.

12. PAS, collection DNS1, Département du nord de la Saskatchewan, dossier I.A.174, Service de garde La Ronge, résumé, Linda Hope, Coordonnatrice des services familiaux, 23 juillet 1975.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:

*La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde*

en matière de garde des enfants. Mais même en surmontant tous ces obstacles, le succès n'était pas garanti.

En effet, une fois les centres ouverts, les femmes se voyaient confrontées à des pénuries de fonds et de personnel, tout en continuant à devoir déjouer les embûches bureaucratiques. Celles qui ont obtenu des postes au sein des établissements ont rapidement constaté que cela supposait de « très faibles revenus et aucune sécurité d'emploi¹¹ ». En juillet 1975, Linda Hope, coordonnatrice de Saskatchewan Family Service, rapportait que la directrice, Mary Heimbecker, « travaillait très fort et pendant de longues heures, et souvent, si ce n'avait pas été d'elle, le centre aurait mis la clé sous la porte ». Toujours selon elle, « [Heimbecker faisait] beaucoup de travail supplémentaire, comme le ménage du centre, les fins de semaine, ou la lessive, qu'elle ramenait à la maison¹². » Les centres ouvraient leurs portes et demeuraient en activité grâce à la détermination et à l'huile de coude des femmes autochtones.

Ce phénomène n'était pas rare dans le milieu du travail sociopolitique féminin. Anne-Marie DiLella écrit, au sujet de la Regina Native Women's Association, qui gérait un centre de garde à l'enfance ainsi que des refuges

13. Anne-Marie DiLella, «Liberating Community Education and Social Change: The Regina Native Women's Group (1971-1986)», mémoire de maîtrise en éducation, Université de la Saskatchewan, 1989, p. 142-143.

14. Joyce Green, entretien entre Karissa Patton et l'autrice, 22 octobre 2021.

Sarah Nickel

«Un besoin criant de garderies»:
La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde

pour femmes et des centres de réhabilitation dans différents quartiers de la ville : «Lorsque le groupe faisait du travail non rémunéré afin d'assurer la survie de l'organisme, c'était essentiellement de l'exploitation. Mais du point de vue de l'État, cette forme de travail non rémunéré est considérée comme légitime, car le bénévolat est traditionnellement perçu comme féminin par l'idéologie dominante, et est notamment associé au travail domestique effectué dans le noyau familial¹³.» Si certaines femmes épousaient les attentes genrées en matière de travail du soin, et en tiraient même profit de façon stratégique afin d'atteindre leurs objectifs sociopolitiques, Joyce Green, militante autochtone et féministe, et chercheuse en sciences politiques, rappelle que les contraintes du travail du soin et de la maternité peuvent parfois prendre le dessus sur toute autre considération politique et identitaire. L'on s'attend des mères à ce qu'elles se sacrifient pour leur famille, et ce renoncement personnel, propre à la sphère domestique, finit par s'étendre naturellement à celle du travail public et communautaire. «Le dévouement profond des femmes autochtones envers leur famille [...] est bien réel», affirme Green, «mais ce n'est pas leur seule préoccupation¹⁴».

L'idée que les femmes autochtones se sont mobilisées pour la création de garderies et d'autres services en raison de leur dévotion envers leur famille et leur communauté, et de leur désir profond d'en prendre soin en tant que mères et grand-mères, transparaît dans les documents d'archives, les entretiens et les publications savantes autour de leur travail politique. Mais il faut éviter d'exalter la maternité et le soin comme gestes politiques. Cela a pour effet de gommer les défis sociaux, politiques et économiques auxquels faisaient face nombre de ces militantes, tout comme le dévouement et l'abnégation considérables que supposait leur travail communautaire essentiel.

— Traduit de l'anglais par Luba Markovskaia

Sarah Nickel
«*Un besoin criant de garderies*»:
*La lutte des femmes
autochtones pour l'accès
à des services de garde*

SARAH NICKEL est d'origine tk'emlupsemc (Kamloops Secwépemc), ukrainienne et canadienne-française. Elle est professeure associée au Département d'histoire à l'Université de l'Alberta. Ses recherches portent sur le militantisme politique autochtone au xx^e siècle, avec un intérêt particulier pour les questions de genre. Elle a fait paraître *Assembling Unity: Indigenous Politics, Gender, and the Union of BC Indian Chiefs* (2019) et a codirigé l'ouvrage *In Good Relation: History, Gender, and Kinship in Indigenous Feminisms* (2020).

Shelley Niro
*The Essential
Sensuality
of Ceremony*

TERMES

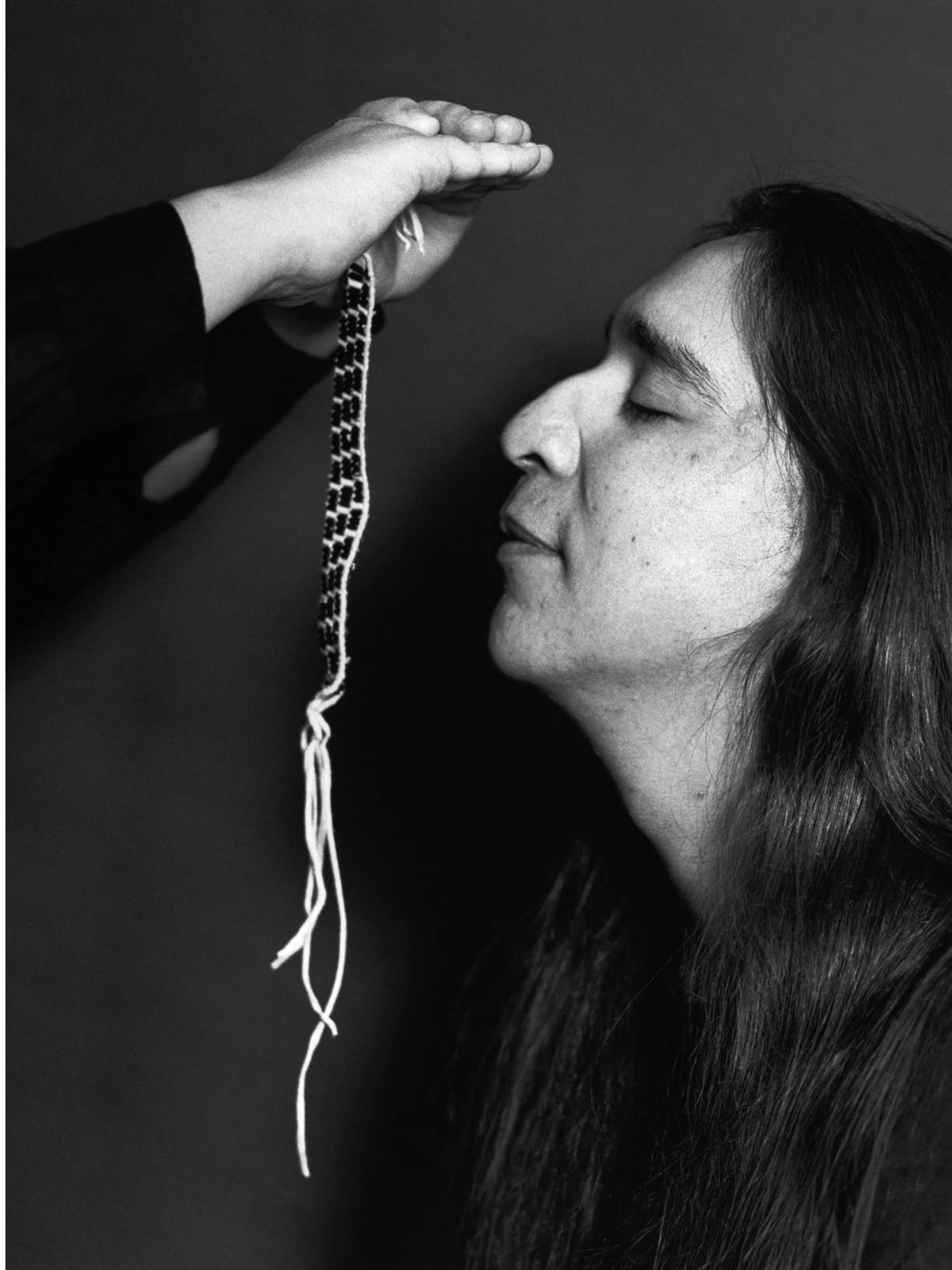


Shelley Niro
*The Essential Sensuality
of Ceremony, 2002,*
suite de cinq épreuves à la gélatine
argentique, 40 x 30 po.

Avec l'aimable permission de l'artiste.











rudī aker

Tributaires du soin:

The Essential Sensuality

of Ceremony

de Shelley Niro

Les fonctions que nous attribuons à l'idée de service dans nos communautés autochtones ne sont pas aussi étroitement liées à la conception capitaliste du travail qu'elles ne le sont dans les sociétés occidentales. Les services agissent plutôt chez nous comme des mécanismes de diffusion de l'amour et du soin. La notion de service est complexe, et si elle peut être conçue comme oppressante et catégorique, elle inclut notamment pour nous le fait de tresser les cheveux de l'autre, de servir du thé et de balayer le plancher après un repas. En envisageant le service comme un ensemble de gestes exprimant une bienveillance réciproque, nous ouvrons des mondes où les futurs possibles apparaissent comme tangibles, vraisemblables et concrets. En privilégiant l'intimité dans l'accomplissement de notre devoir et dans nos gestes de dévotion, nous permettons aux liens de proximité interpersonnels et communautaires de s'épanouir, et nous nous rapprochons peu à peu de la plénitude – un renouvellement de la souveraineté. Dans sa série photographique *The Essential Sensuality of Ceremony* (2002), Shelley Niro jette un regard viscéral sur le deuil et illustre l'importance de la relation dans la pratique cérémoniale afin de faire face à la perte et au chagrin. L'artiste mobilise son savoir culturel afin de souligner l'affinité qui

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

naît de la relation de soin, tout en mettant l'accent sur la force qui réside dans la bienveillance réciproque en tant qu'acte de service.

Dans *The Essential Sensuality of Ceremony*, Niro met en scène le récit fondateur du Grand Pacificateur à travers une série de cinq portraits photographiques en noir et blanc. Chaque image montre un jeune homme et une femme accomplissant une séquence de gestes cérémoniaux : la femme accompagne l'homme sur le chemin de sa guérison grâce à la purification par la fumée et aux chants, en le nourrissant, en recueillant ses larmes et en lui prodiguant des enseignements. Ces figures reprennent des éléments de la légende haudenosaunee du Grand Pacificateur – le prophète dépêché par le Créateur pour faire advenir la paix entre les nations et pour enseigner à son peuple le bien-vivre – et de son rapport avec Hiawatha, son disciple. Tandis que le Grand Pacificateur est typiquement incarné par une figure masculine, Niro opère un important déplacement en présentant une Grande Pacificatrice prenant soin de son homologue masculin, qui représente Hiawatha.

En prenant pour point de départ cette légende enracinée dans la tradition et la communauté, Niro réaffirme l'importance des enseignements du Grand Pacificateur

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

dans le mode de vie des Haudenosaunee¹. En braquant l'objectif sur les pratiques cérémonielles et les gestes intimes de soin qui accompagnent le deuil, elle propose une interprétation du mythe du Grand Pacificateur qui, dans ses propres mots, « est axé sur l'éveil des sens² ». Ce mouvement d'éveil a lieu grâce à la collaboration et aux liens de proximité que Niro introduit dans les gestes et dans l'interaction entre les deux figures au fil de l'évolution de *The Essential Sensuality of Ceremony* – leur affection partagée est manifeste et apaisante. La série photographique suit l'arc narratif des enseignements du Grand Pacificateur selon l'interprétation qu'en fait Niro. Dans sa version du récit, la Grande Pacificatrice montre à l'homme comment « bien vivre » aux côtés du chagrin qu'il ressent devant l'immense perte qu'éprouvent tous les peuples autochtones d'Amérique du Nord dans la foulée du contact colonial³. Dans l'immensité de ce qu'elles partagent, chacune des images est plus poignante que la suivante : elles sont des offrandes votives non fixées dans le temps ou l'espace, empreintes d'affection et d'émotion tangibles.

La figure masculine occupe la place centrale dans ces photographies : c'est le jeune homme qui est enserré par le deuil et redevable envers la femme qui en prend soin.

1. Lori Beavis, « to know dibaajimowin a narrative of knowing: art, art education and cultural identity in the life experiences of four contemporary Indigenous women artists », thèse de doctorat, Université Concordia, Doctorat en Éducation de l'art, 2016, p. 70-82.
2. Madeline Lennon, « Conversation with Shelley Niro », dans *Shelley Niro: Seeing Through Memory*, London, Ontario, Blue Medium Press, 2014, p. 133.
3. Cora Bender, « 'A certain amount of magic in that moment': An Interview with Shelley Niro », *European Review of Native American Studies*, vol. 17, n° 1, 2003, p. 37-40.

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

Il est assis, ancré en place, tandis qu'elle oscille au seuil du cadre. Nous rencontrons d'abord les mains de la femme qui dispersent la fumée purificatrice. Sa tête est d'abord baissée, puis levée dans le portrait suivant. Celle dont on aperçoit désormais les traits prononcés se penche vers l'oreille de l'homme, sans doute pour chanter, et les deux regardent droit devant, avec confiance. Elle continue à éveiller doucement ses sens : elle essuie ses larmes, le nourrit, tient le wampum devant son visage, lui inculquant une conscience suffisante pour voir, manger et connaître, tout comme le prescrit le récit du Grand Pacificateur. Ces figures sont inextricablement liées à travers leurs gestes intimes du don et de l'accueil : l'intimité, c'est connaître les besoins de l'autre, avoir la volonté de donner et, surtout, se montrer réceptif·ve aux gestes d'offrande. La sensualité évoquée par Niro transparait dans cette gestuelle qui unit les deux êtres dans la cérémonie. Afin de donner, il faut d'abord être bien soi-même ; et étendre ce bien-être, c'est au fond l'acte de service par excellence : se remplir d'abord, puis déverser notre plénitude avec bienveillance dans la tasse de l'autre.

La notion de service se complique selon les préoccupations que nous projetons sur ce terme. « Service » suppose

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

généralement sens du devoir, exigence, rigidité. Nous nous résignons souvent au service malgré nous : dans nos emplois, nos familles, nos relations. Le régime colonial capitaliste est-il à l'origine de notre compréhension étroite de l'acte de servir ? Est-ce ce même système hégémonique qui nous fait croire, dans nos esprits et dans nos corps, que le service doit engendrer une récompense ? Pourquoi notre société nous dicte-t-elle que ceux dont le travail est de servir les autres leur sont inférieur·e·s ? Ne sommes-nous pas en perpétuel service envers nous-mêmes et les autres ? À travers *The Essential Sensuality of Ceremony*, Niro présente un regard que nous n'avons pas souvent l'occasion d'apercevoir en-dehors de nous-mêmes. Dans cette série, nous sommes témoins d'un lien secret qui permet de chérir et de nourrir, et à travers lequel Niro affronte le cynisme et l'individualisme derrière l'idée de devoir. Elle nous invite à contempler un homme aux prises avec le désespoir et à assister à sa guérison. Celle qui en prend soin n'est pas redevable envers lui, mais lui offre plutôt ses soins de façon à entrer en relation. Dans un monde assoiffé de liens d'intimité, cette redéfinition de la notion de service est essentielle à notre quête d'unité, afin de créer un vaste réseau de soin réciproque.

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

Ceci me ramène à l'esprit les propositions de Robin Wall Kimmerer pour une « récolte honorable ». Si elle émettait ces directives dans le but de renforcer nos relations intimes avec le monde végétal, celles-ci peuvent nous en dire beaucoup sur les façons dont nous pouvons devenir responsables les un·e·s des autres. La première directive est : « Apprenez à connaître ceux qui prennent soin de vous, et ainsi vous pourrez prendre soin d'eux à votre tour⁴. » Dans de nombreuses épistémologies autochtones, nos enseignements soulignent l'importance de la responsabilité dans nos rapports avec les êtres humains et autres-qu'humains auxquels nous sommes rattaché·e·s. Ce sentiment de responsabilité est étroitement lié tant à la gratitude qu'à la réciprocité : « Soyez reconnaissant·e·s pour ce qui vous a été donné. Donnez en échange de ce que vous avez reçu. Nourrissez ceux qui vous nourrissent, et le monde sera éternel⁵. » Encore une fois, il faut d'abord se remplir avant de pouvoir abreuver l'autre. Nous devons tous·tes remplir les vases que nous sommes à égalité, puis nous déverser équitablement les un·e·s dans les autres afin d'assurer la continuité de nos relations et de notre bien-être. Les personnifications reconceptualisées que fait advenir Niro avec les figures de la Grande Pacificatrice et de Hiawatha

4. Robin Wall Kimmerer, « The Honorable Harvest », dans *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge, and the Teachings of Plants*, Minneapolis, Milkweed Editions, 2020, p. 178.

5. *Ibid.*

rudi aker
Tributaires du soin:
 The Essential Sensuality
 of Ceremony
 de Shelley Niro

illustrent ce savoir intrinsèque fait de négociations et de concessions : la Grande Pacificatrice sait que la cérémonie qu'elle prodigue à Hiawatha est essentielle pour que celui-ci puisse faire face à son chagrin. Sa responsabilité est de lui dispenser ses enseignements, sachant que celle-ci s'étendra par la suite bien au-delà de sa personne vers les êtres dont il pourra prendre soin à son tour. La présumée récompense du service se retrouve-t-elle donc, en ce sens, dans son caractère itératif ? Le cadeau de l'échange réciproque est-il, au sens large, d'aller plus haut et plus loin ? Sommes-nous les tributaires collectifs du soin que nous donnons et recevons ?

La dette de gratitude, être endetté·e au service, à ceux qui nous servent, ou encore servir nos proches pour s'assurer qu'ils soient bien. Imprégnée de ce que Niro appelle les « chuchotements de l'histoire », la série *The Essential Sensuality of Ceremony* propose une réécriture de la légende haudenosaunee du Grand Pacificateur et la déplace dans un lieu hors du temps afin qu'elle incarne les liens relationnels profonds unissant tous·tes ceux qui prennent soin les un·es des autres, en communauté et lors de cérémonies⁶. Nous sommes façonné·e·s et refaçonné·e·s à l'image des êtres qui nous prodiguent leurs enseignements, leur amour,

6. Shelley Niro, « Shelley Niro: Land, Women, River – Artist Talk », entretien accordé à Lori Beavis, The Art Gallery of Peterborough, le 17 février 2019, vidéo, 29:15, <https://youtu.be/BA2QHSxFNng>.

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

leur présence et leur service. Le devoir n'est pas prescriptif; l'élan de la dévotion est dicté par le cœur. Donner volontairement, c'est donner abondamment, et ce faisant, nous poursuivons le projet dont nous avons hérité : créer un monde où nos vies sont possibles, où nos relations sont dynamiques et où notre soin est constitutionnel, souverain.

— Traduit de l'anglais par Luba Markovskaia

NOTE

Dans un esprit de service, et à rebours du mouvement de panautochtonisation qui a cours dans la réception des arts autochtones, il m'apparaît essentiel de clarifier ma posture auctoriale : je ne prétends pas m'exprimer au nom de communautés auxquelles je n'appartiens pas. J'espère plutôt exposer mon point de vue spécifiquement wolastoqew au sujet des pensées et expériences parallèles et partagées qui unissent nos communautés, en particulier celles situées au soi-disant Canada. En ce sens, je m'inscris dans la lignée des propositions de Jolene Rickard sur la souveraineté, conçue comme ancrée dans la spécificité et la relationnalité culturelles : « Il est prudent d'aborder la tradition, l'art et la souveraineté à partir d'un lieu culturel précis, tout en se réservant le droit de relier ces idées à une discussion plus vaste sur la pratique esthétique en tant qu'intervention coloniale⁷. »

rudi aker se définit comme tante, artiste, organisatrice et commissaire wolastoqew de Sitansisk (Fredericton, NB) et vit actuellement comme invité·e sur le territoire Tiohtià:ke/Mooniyaang (Montréal, QC). Ses pratiques artistiques et de recherche sont axées sur la relationnalité, le soin, l'idée de lieu et la visibilité.

7. Jolene Rickard, « Visualizing Sovereignty in the Time of Biometric Sensors », *South Atlantic Quarterly*, vol. 110, n° 2, avril 2011, p. 471-472.

rudi aker
Tributaires du soin:
The Essential Sensuality
of Ceremony
de Shelley Niro

TERMES

SERVICE – VOLET 2

HIVER 2022

Concept:
Michèle Thériault

Élaboré par
Julia Eilers Smith,
Robin Simpson,
Michèle Thériault

Commissaire, volet 2:
Julia Eilers Smith

Essais:
Sarah Nickel,
rudi aker

Oeuvre:
Shelley Niro

Révision:
Julia Eilers Smith,
Michèle Thériault

Traduction:
Luba Markovskaia

Design:
Karine Cossette

Publication disponible en version
numérique et imprimée

© Sarah Nickel,
rudi aker,
Galerie Leonard & Bina Ellen /
Université Concordia

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada, 2022
ISBN: 978-2-924316-35-1

ellengallery.concordia.ca

Comment un terme circule-t-il en société, et comment sa dissémination dans le discours contemporain nous renseigne-t-elle sur la manière dont cette société se pense ? De quelles façons certains mots s'installent-ils de manière récurrente dans le langage et la sphère publique au point de devenir des lieux communs ? *Termes* est un programme discursif et artistique en ligne qui cherche à déplier, un à la fois, des termes englobants et polysémiques couramment employés dans la société contemporaine pour aborder des problématiques sociopolitiques diverses. Si certains

termes acquièrent, au fur et à mesure de leurs usages, de multiples acceptions, ils tendent souvent à se généraliser, risquant au fil de leur évolution de voir leurs sens se diluer, devenir confus ou difficile à cerner. Leur persistance dans notre vocabulaire requiert toutefois qu'on s'y s'attarde avec attention, qu'on les analyse du point de vue de leur valeur étymologique, densité sémantique ainsi que de leur circulation par-delà les frontières disciplinaires.

Pour chaque terme déployé, un·e chercheur·e invité·e en dehors du champ des arts visuels entreprend, à travers la publication d'un

texte, de l'examiner dans ses variantes, ses tensions et ses ambiguïtés sous l'angle précis de son domaine d'activité. Ce vocable est ensuite envisagé dans sa rencontre avec une œuvre diffusée sur le site web de la Galerie. Puis, cette œuvre sert à son tour de point de départ à l'écriture d'un second texte issu du champ culturel qui s'alimente à même le premier texte et hors de lui, afin de sonder des aspects du terme dans ses multiples occurrences.

